

# **EXPÉRIENCE MIGRATOIRE ET IDENTITÉ DANS LA MORT TRANSNATIONALE : LES DÉFUNTS PORTORICAINS RAPATRIÉS DE NEW YORK**

---

**MARC A. BERTHOD**

City University of New York

---

**Résumé.** Au nombre des 'marchandises' qui circulent entre les Etats-Unis et l'Amérique latine figurent les morts, généralement embaumés avant d'être mis en bière et transportés par avion. Transitant ainsi d'un établissement de pompes funèbres à un autre, ils sont chaque année des milliers à entreprendre ce dernier voyage vers leur pays d'origine et leur sépulture définitive. Partant de cette réalité, je centre mon article sur le cas des défunts portoricains rapatriés de la ville de New York pour mieux saisir les enjeux identitaires auxquels sont confrontés les endeuillés lorsqu'il s'agit de préserver une mémoire familiale dans un contexte transnational. Je montre que, malgré l'importance du débat sur le nationalisme portoricain, ce sont avant tout des facteurs familiaux, économiques et relationnels qui conditionnent la possibilité de se faire rapatrier.

**Abstract.** Among the range of 'goods' in transit between the United States and Latin America are human cadavers, usually embalmed before being put into a casket and transported by airplane. Each year, thousands set out on this last trip from one funeral home to another, towards their homeland and their final resting place. Based on this reality, my article will focus on the case of late Puerto Ricans who have been repatriated from New York City. I pay special attention to the sense of identity expressed by bereaved families who have to perpetuate the souvenir of their loved ones in a transnational context. Despite the influence of the longstanding debate on Puerto Rican nationalism, I show that it is above all domestic, economic and networking factors which condition the contemporary practice of repatriation.

---

## **La mort des migrants**

Dès le milieu des années 1970, un nouveau champ d'étude est apparu afin d'appréhender les enjeux culturels, économiques et sociaux liés au vieillissement des populations migrantes dans les pays industrialisés. Les premiers travaux en la matière, du moins dans la littérature francophone, se rapportaient aux statistiques démographiques, avant de s'étendre une vingtaine d'années plus tard à toutes les disciplines des sciences humaines et de se constituer en véritable problématique de recherche.<sup>1</sup>

Dans le prolongement de cette problématique, les études qui traitent les questions de la mort et de l'immigration sont, par contre, beaucoup plus rares. Ces questions méritent pourtant une grande attention car elles permettent de mesurer un degré d'intégration ou d'acculturation, de préciser le sens des expériences migratoires et de saisir l'importance de l'ancrage territorial dans les processus d'identification à un système de parenté, à une institution religieuse ou à une nation. L'enquête de Gerdien Jonker (1996, 1997) menée auprès des communautés turques et grecques de Berlin ou celle réalisée par Yassine Chaïb (2000) concernant les défunts maghrébins musulmans décédés en France, ont ainsi montré combien le choix du lieu d'inhumation est central dans la définition du sentiment d'appartenance familiale et culturelle chez les endeuillés.

Le rapatriement des migrants—fréquent parmi les communautés récemment établies dans un pays d'accueil<sup>2</sup>—apparaît dans ces études comme une opportunité de boucler une trajectoire migratoire, par un retour qui n'a jamais pu se réaliser auparavant, et de préserver le lignage dans le tombeau familial ; il offrirait aussi aux immigrés la garantie de se faire inhumer conformément aux rituels en vigueur dans le pays d'origine et préviendrait la production de syncrétismes culturels relatifs au traitement du cadavre et à sa mise en terre.<sup>3</sup>

En ce sens, vu les différences culturelles relatives aux rituels funéraires et aux modes de disposition du corps, choisir de rapatrier un mort—ou dans certains cas émettre la volonté de se faire rapatrier en cas de décès—suppose des adaptations ou des concessions entre les membres d'une famille. Un rapatriement peut s'avérer problématique pour les proches sur un plan identitaire, surtout quand la mort touche des individus inscrits depuis plusieurs générations dans le même milieu social : comment décider, en effet, de rapatrier un corps quand

la famille se trouve fragmentée—voire également répartie—entre les sociétés d'origine et d'installation ? Quand les enfants et petits-enfants de migrants, nés et éduqués dans le 'nouveau' pays, sont à même de prendre en charge le défunt, de le veiller et le commémorer là où ils vivent et ont toujours vécu ?

Ces questions peuvent se poser avec plus de force encore chez les migrants dont le sentiment d'appartenance nationale demeure ambigu, incertain ou juridiquement inadéquat. C'est le cas par exemple de la diaspora portoricaine implantée aux Etats-Unis, principalement dans la ville de New York ; cette diaspora offre la particularité d'affirmer haut et fort son attachement à un nationalisme culturel qui transcende les limites insulaires de Puerto Rico, un territoire dépendant des Américains. Dans ce contexte politique, la survenue d'un décès peut révéler, voire exacerber, l'ambiguïté identitaire des membres de la communauté migrante, car ces derniers doivent interpréter les retours post-mortem au sein d'une 'nation' qui ne se définirait pas en terme de territorialité.

Cet article part ainsi de la situation portoricaine pour discuter l'importance de la mort transnationale dans l'expérience des migrants. Il expose tout d'abord quelques éléments historiques et démographiques relatifs à la communauté portoricaine de New York, avant de proposer une courte réflexion sur le sentiment d'appartenance nationale des Portoricains. Il décrit ensuite les principales caractéristiques des défunts rapatriés dans cette île des Caraïbes et met finalement en évidence les enjeux identitaires que peut soulever un rapatriement.

### **La communauté portoricaine de New York City**

Etablis depuis plusieurs générations aux Etats-Unis et en particulier dans la ville de New York, les Portoricains se distinguent des autres 'Latinos' ou 'Hispaniques'<sup>4</sup> par la citoyenneté américaine que leur octroie automatiquement le 'Jones Act', adopté par le Congrès américain en 1917.<sup>5</sup>

Depuis cette décision prise unilatéralement par les Etats-Unis,<sup>6</sup> l'île de Puerto Rico a connu plusieurs vagues de migration vers le continent américain. Durant les trente années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale, près de 700,000 Portoricains ont émigré vers les Etats-Unis, principalement dans la ville de New York et les trois Etats de sa région (New York State, New Jersey, Connecticut), ainsi qu'à Chicago (Baker

2002). Sur l'ensemble du XX<sup>e</sup> siècle, le pourcentage de la population originaire de l'île établie aux Etats-Unis est passé de 3.3% en 1930 à 47.2% en 2000, ce qui représente un flux migratoire de 1,717,969 Portoricains, selon les chiffres proposés par l'anthropologue Jorge Duany (2003).

En 1952, avec la création du Commonwealth entre Puerto Rico et les Etats-Unis,<sup>7</sup> l'île s'est profondément transformée sous l'afflux des capitaux américains favorisant sa reconversion dans l'industrie et le tourisme. Elle a en même temps répondu aux incitations du gouvernement fédéral américain à envoyer les travailleurs portoricains aux États Unis.

Les efforts de recrutement, particulièrement marqués dans la ville de New York, ont par ailleurs été régulièrement supervisés, depuis les années 1920 déjà, par les autorités portoricaines. En 1947, un bureau du travail et de la migration—dont les appellations et les affiliations institutionnelles se sont modifiées au fil des ans<sup>8</sup>—a même été créé afin de planifier et de coordonner la migration ; sa principale mission consistait à aider les migrants à s'implanter et à s'intégrer à la population new-yorkaise.<sup>9</sup>

Cette mission, jugée trop technocratique et assimilationniste, ne répondait toutefois pas toujours bien aux attentes des Portoricains installés depuis plusieurs années sur le territoire américain (Lapp 1991). A partir des années 1960, ceux-ci ont dès lors suivi leur propre agenda politique et social, non seulement centré sur leur identité culturelle et communautaire, mais aussi plus en phase avec les mouvements de lutte pour la reconnaissance des droits civils aux Etats-Unis.

Développant une multitude d'organisations locales et de clubs sociaux, la diaspora échappait progressivement à l'autorité du gouvernement insulaire. Ce dernier, afin de ne pas perdre complètement son emprise, a alors cherché à se la concilier, en encourageant les migrants à préserver l'unité identitaire et culturelle d'une population de plus en plus divisée géographiquement entre Puerto Rico, la région de New York et les différents Etats américains.<sup>10</sup>

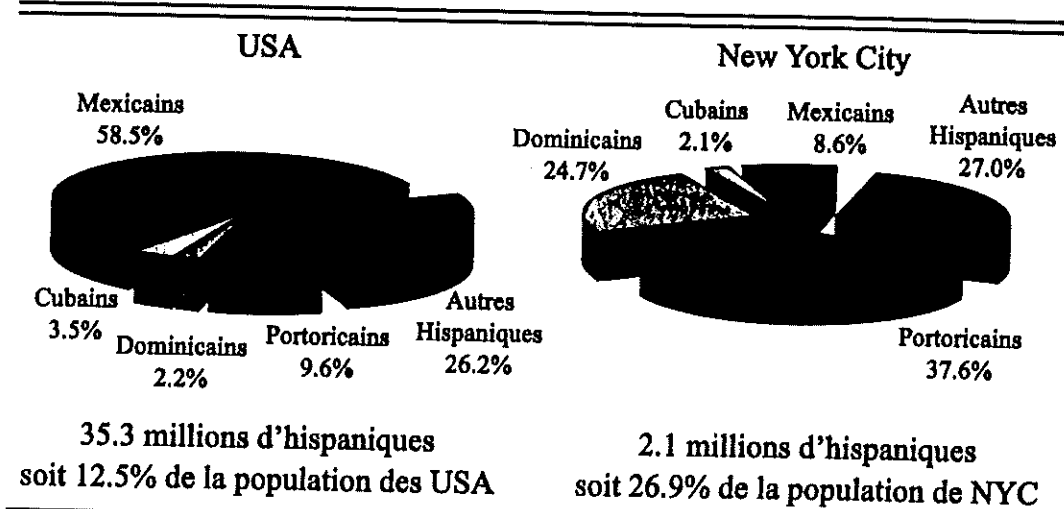
Depuis un peu plus d'une dizaine d'années en effet, les lieux d'installation des migrants portoricains se sont diversifiés. La Floride est devenu un pôle d'attraction majeur, notamment chez ceux nés ou installés auparavant dans les Etats du Nord Est. Néanmoins, la ville de New York occupe toujours la première place en terme de popula-

tion portoricaine, celle-ci étant estimée à 863,189,<sup>11</sup> ce qui représente plus du tiers des 'Latinos' établis dans cette ville (Schéma 1). Cette population est répartie sur l'ensemble des cinq Boroughs administratifs de New York, avec de fortes concentrations dans les quartiers de East Harlem—dit El Barrio—du Lower East Side à Manhattan, dans le Sud-Est du Bronx et dans les secteurs de Bedford Stuyvesant, Bushwick et Sunset Park à Brooklyn.

L'une des caractéristiques fondamentales de cette migration est sa constante fluctuation. Les mouvements de va-et-vient ('El vaivén') entre l'île et le continent sont en effet très nombreux et l'ont été depuis 1970 : « contrary to other population movements, much of the Puerto Rican exodus entails a restless movement between multiple places of origin and destination » (Duany 2003, 431).

**SCHEMA 1**

**Pourcentage des populations hispaniques ou 'latinos' aux USA et à New York City pour l'année 2000**



Source : U.S. Census Bureau, Census 2000 (Summary File 1, Matrix PCT11 and PUMS)

Cette fluidité a non seulement contribué à faire du retour au pays une option réaliste—près de 150,000 migrants sont retournés vivre à Puerto Rico durant la dernière décade du XX<sup>e</sup> siècle—mais aussi à produire et entretenir une identité à trait d'union, non pas forcément entre Portoricains et Américains, mais entre insulaires (3.8 millions de personnes) et individus de la diaspora installés aux Etats-Unis (3.4 millions).<sup>12</sup>

## **Transnationalisme et identité portoricaine**

La sociologue Dominique Schnapper réserve l'usage du terme 'diaspora' aux « populations qui maintiennent des liens institutionnalisés, objectifs ou symboliques, par-delà les frontières des Etats-nations » (2001, 33). Elle estime que les personnes appartenant à ces populations, où les échanges sont fréquents et la mobilité forte, doivent faire face à une multiplicité de valeurs et de références culturellement marquées afin de construire leur propre identité.

Dans cette perspective, le terme 'diaspora' s'applique bien à la communauté portoricaine implantée aux Etats-Unis, la responsabilité du choix identitaire étant particulièrement manifeste chez les individus de deuxième et de troisième génération qui tendent souvent à se définir différemment, tant des natifs insulaires que des Américains.<sup>13</sup>

Il faut rappeler cependant que Puerto Rico n'est pas un Etat politique souverain. Les migrants ne traversent pas de frontière ; ils ne sont pas soumis aux règles des services d'immigration américains qui limitent le nombre de visas et définissent les priorités dans l'ordre des regroupements familiaux (Daniel 1996). Pourtant cette absence de frontière politique ne contredit en rien l'existence d'un sentiment d'appartenance national fort et persistant.<sup>14</sup> Comme le soutient Duany (2002), Puerto Rico est une 'nation en mouvement', composée des habitants de l'île et des Portoricains de la diaspora.

Cette position va à l'encontre d'une certaine idéologie nationaliste—longtemps véhiculée par la littérature portoricaine, en particulier celle des années 1930—centrée sur les limites géographiques insulaires, sur l'espagnol comme idéal linguistique, sur les racines indigènes (les Indiens 'Taíno' précolombiens) et africaines, sur le folklore paysan (la figure du 'Jibaro'). Ces éléments seraient d'ailleurs toujours au cœur des approches essentialistes néo-nationalistes qui perçoivent la diaspora comme problématique, son contact avec la 'culture américaine' risquant de corrompre tout idéal de la 'portoricanéité' (Pabón 2002).

Duany montre au contraire que la diaspora a largement contribué à l'émergence et à l'entretien d'un sentiment d'appartenance collective, sentiment qui transcenderait les frontières géographiques de Puerto Rico et s'étendrait à tous les Portoricains du continent. Considérant la vigueur des revendications et des attachements nationalistes et culturels exprimée par les migrants installés ou nés aux Etats-Unis, il

soutient que Puerto Rico ne doit pas être pensé en termes de territoire ou de langue.

Duany défend l'idée que la nation portoricaine tient dans l'articulation continuellement négociée entre ses deux fragments ; cette nation doit être conçue d'après ses dimensions hybride et translocale : « my basic argument is that the constant displacement of people—both to and from the Island—blurs the territorial, linguistic, and juridical boundaries of the Puerto Rican nation. More specifically, the mobile livelihoods of circular migrants defy fixed and static conceptions of cultural identity » (2002, 219).

Le sentiment d'appartenance historique et collective, s'exprimant par un fort nationalisme culturel qui domine face au nationalisme politique indépendantiste,<sup>15</sup> se retrouve alors tant chez les insulaires que dans les réseaux diasporiques : « national origin, cultural affiliation, and a subjective sense of belonging are becoming increasingly salient markers of Puerto Ricanness » (Duany 2003, 434). Ce sentiment d'appartenance est le produit des luttes, contradictions et revendications inscrites dans le dynamisme bipolaire qui caractérise la 'nation portoricaine' et la définit.

Parallèlement à ces enjeux définitionnels 'internes', il faut rappeler que les Portoricains se distinguent des autres 'Latinos' (De Genova et Ramos-Zayas 2003) et, surtout, des Américains. Sur ce dernier point, Ramón Grosfoguel note que, contrairement aux autres communautés migrantes, les Portoricains ont toujours refusé la double appellation 'Puerto Rican American'<sup>16</sup> ; il estime que ce refus proviendrait de la discrimination exercée à leur encontre et de la marginalisation que ceux-ci subissent dans la société américaine, non sans renforcer « a feeling of belonging to, and an idealization of, the imagined place of origin » (2003, 141).

Un tel renforcement du sentiment d'appartenance à un groupe stigmatisé—racialement, économiquement et socialement<sup>17</sup>—n'est pas l'apanage des seuls migrants portoricains de première génération ; il se retrouve chez les individus des générations suivantes qui, bien que nés dans la métropole, ont souvent recours aux mêmes modalités d'identification ethniques et/ou nationalistes que leurs aînés pour définir leur place aux Etats-Unis.<sup>18</sup>

En même temps, le refus d'une telle appellation—s'il traduit bien la volonté de perpétuer un sentiment d'appartenance collective au sein

de la diaspora portoricaine—n'empêche pas une certaine acculturation de se produire. Les Portoricains élevés à New York sont en effet perçus avec une certaine distance par les insulaires qui les qualifient de 'Nuyoricans'. L'emploi de ce néologisme, parfois revendiqué par les acteurs concernés, ainsi que le refus de se faire qualifier de 'Puerto Rican American', reflètent finalement la constante oscillation entre assimilation et repli communautaire que peuvent connaître les migrants dans un contexte transnational.<sup>19</sup>

Sur un plan identitaire, les Portoricains sont donc conduits à ériger une limite 'externe' à leur collectif en promouvant une continuité trans-générationnelle, tout en marquant une distance avec la nation qui les englobe. Autrement dit, ils tendent à se distinguer de ce qui les définit—du moins politiquement—car celui qui se considère comme un 'vrai' ou un 'pur' Portoricain aura toujours et d'abord la citoyenneté américaine.

Dans cette perspective, les Portoricains vont d'autant plus volontiers recourir aux arguments essentialistes pour définir leur collectif historique qu'il n'est pas possible de devenir Portoricain, en se faisant 'naturaliser' par exemple. Comme il leur manque l'artifice politique de la nation, il n'est pas étonnant que le débat sur leur identité porte souvent sur leurs caractéristiques culturelles (l'héritage ethnique, les racines), sur leurs traits psychologiques communs (leur 'âme' ou 'esprit' collectif<sup>20</sup>), sur l'importance de la filiation et de la parenté dans leur communauté.

Contrairement aux autres migrants caribéens ou latino-américains, les Portoricains doivent ainsi négocier et interpréter les différences internes à leur 'nation en mouvement' ('je suis insulaire', 'je suis natif de Puerto Rico', 'je suis Nuyoricain') à partir d'un fondement commun ('nous partageons un contexte juridique, politique, économique et militaire avec les Américains'). Ce fondement, paradoxalement, leur sert à s'imaginer en une communauté distincte.

Ce paradoxe fait que les Portoricains, s'ils passent bel et bien d'un monde culturel à un autre en venant s'établir aux États-Unis, ne savent pas nécessairement si la frontière qu'ils franchissent est 'interne' ou 'externe' à leur collectif. Cette frontière revêt un caractère indéterminé, instable et réversible : les migrants, quand ils quittent l'île ou y retournent, peuvent à chaque instant basculer de Puerto Rico aux États-Unis ou d'un fragment à l'autre de la 'nation portoricaine'. Ils



peuvent d'ailleurs jouer avec l'ambiguïté d'une telle frontière qui se fabrique et se déplace en permanence. Néanmoins, cette ambiguïté met les conceptions identitaires des Portoricains sous tension, car elle induit un double jeu concurrentiel, implicite ou explicite, pour définir une 'nation' scindée en deux, voire en de multiples fragments.<sup>21</sup>

### **Le rapatriement des défunts portoricains**

Dans ce contexte migratoire particulier, la question de la mort peut accentuer l'ambiguïté identitaire des Portoricains installés dans la métropole américaine, puisque le choix du lieu d'inhumation peut opposer différentes manières de concevoir la nation portoricaine. Comment interpréter par exemple un rapatriement posthume, compte tenu de sa dimension à la fois transnationale et coloniale ? Celui-ci doit-il correspondre à l'achèvement du cycle migratoire ? Signaler l'importance du territoire insulaire comme matrice de référence pour penser la nation ? Marquer la continuité d'une mémoire familiale ? Avant de traiter plus précisément ces questions, il importe de fournir quelques informations sur le rapatriement des morts.

Dans la ville de New York, environ 60,000 décès sont déclarés chaque année. Plus de 4,000 personnes décédées sont nées à Puerto Rico. Parmi ces dernières, le pourcentage de rapatriements est légèrement supérieur à 14% (ce qui représente environ 500 à 600 transferts aériens annuels). Par comparaison, ce taux est voisin de celui des défunts haïtiens ou jamaïcains, mais il reste beaucoup plus faible que celui des deux grands groupes hispanophones établis plus récemment à New York, à savoir les Mexicains et les Dominicains (Tableau 1).

Si ces différences s'expliquent en fonction de l'ancienneté de la communauté migrante dans la société d'installation, elles doivent aussi être interprétées selon chaque contexte géopolitique (comme le suggère par exemple la situation cubaine) ; la prise en compte d'autres facteurs, tels que le taux d'incinération—ce taux, particulièrement élevé chez les Colombiens (55% des défunts), est en effet susceptible de modifier le nombre de défunts rapatriés—ou le degré de mobilité des migrants permettrait par ailleurs de nuancer les explications relatives au taux de rapatriements ; celui-ci, sans fournir d'indication sur le degré d'ambiguïté identitaire ou les enjeux familiaux que peut

soulever le choix du lieu d'inhumation, n'a donc ici qu'une valeur descriptive.

**TABLEAU 1**

**Rapatriements des défunts résidents à New York City par pays, années 2000 à 2002**

	Lieu de naissance	Descendance
Colombie	70 rapatriés sur 639 défunts 10.9%	69 rapatriés sur 624 défunts 11.5%
Cuba	14 / 1,322 1%	12 / 1,279 0.9%
Republique Dominicaine	1,806 / 3,365 53.7%	1,803 / 3,382 53.3%
Haiti	194 / 1,653 11.7%	184 / 1,582 11.6%
Jamaïque	480 / 2,916 16.4%	321 / 1,761 18.2%
Mexique	327 / 446 73.3%	329 / 473 69.6%
Puerto Rico	1,771 / 12,251 14.4%	1,829 / 14,051 13%

*Source* : Bureau of Vital Statistics. New York City Department of Health and Mental Hygiene<sup>22</sup>

Concrètement, quand un décès survient dans l'Etat de New York, il doit être déclaré dans les 72 heures au registre du district où la personne est décédée. Le certificat de décès, qui doit contenir le numéro de sécurité sociale du défunt, est accompagné d'un rapport médical spécifiant la cause du décès et des données relatives aux modes de disposition du corps. Dès que ce certificat est complet, l'agent des pompes funèbres—le 'funeral director'—en charge du défunt reçoit un permis pour enterrer ce dernier ou le déplacer.

Lors d'un transport aérien, le mort voyage dans un container rigide et étanche, fourni par les entreprises de pompes funèbres ou par les compagnies aériennes.<sup>23</sup> Il est habillé ou recouvert d'un linceul et

il est identifié par une étiquette qui porte son nom. Sur l'île, chaque cimetière—pour autant que celui-ci soit spécifié sur le certificat de décès—est tenu d'accepter le corps, dès lors qu'il est accompagné d'un permis d'enterrer.

Il est à relever que l'embaumement du corps n'est pas obligatoire.<sup>24</sup> A New York, les entreprises de pompes funèbres ont cependant le droit d'exiger l'embaumement si la famille souhaite un 'viewing', c'est-à-dire le fait de garder le cercueil ouvert lors de la veillée funèbre, qui dure généralement deux à trois jours. Cette pratique étant courante—notamment au sein des communautés latino-américaines—l'embaumement des morts semble aller de soi dans l'opinion publique, qui considère bien souvent cette pratique comme une obligation. Un agent funéraire de San Juan m'a précisé que, à Puerto Rico, l'embaumement est requis si le corps ne peut pas être enterré dans les 24 heures qui suivent le décès. Dans la loi toutefois, aucune mention n'est faite d'une telle obligation.<sup>25</sup>

L'embaumement des morts n'est pas non plus exigé lorsqu'il s'agit de les transporter à l'intérieur des Etats-Unis. Puerto Rico n'étant pas considéré comme une destination internationale, les démarches administratives et les exigences relatives au déplacement du cadavre sont identiques à celles d'un transport interne. Le cercueil n'est pas nécessaire ; toutefois, selon le directeur d'une entreprise de pompes funèbres de Manhattan, les familles portoricaines préféreraient déjà mettre en bière le défunt pour le transfert.<sup>26</sup>

Il faut rappeler par ailleurs que, dans leurs grandes lignes, les pratiques funéraires des professionnels qui prennent en charge le mort, le préparent, l'exposent et l'enterrent ne divergent pas entre l'île et le continent, les entreprises de pompes funèbres portoricaines appartenant généralement à de vastes consortiums américains. Ces derniers fournissent les produits de l'industrie funéraire—cercueils, urnes, vêtements, ornements, effigies religieuses—tout en les adaptant au marché : certaines broderies, placées dans le cercueil, contiennent par exemple l'image d'un coq ou d'un cheval, deux symboles importants du folklore portoricain.

Les centres funéraires ou 'funeral homes' s'arrangent donc entre eux pour transporter le corps embaumé. Accompagnant le cadavre qui voyage en cargo,<sup>27</sup> les endeuillés transitent ainsi, parfois dans le même avion, d'un monde à l'autre, de New York à Puerto Rico (et

vice versa en de plus rares occasions), tandis que les professionnels des pompes funèbres et leur industrie assurent une certaine continuité en arrière-plan.

Ces démarches sont plus simples dans les cas où le corps du défunt est incinéré. L'entreprise de pompes funèbres remet l'urne à l'ayant droit ; ce dernier transportera cette urne avec lui en bagage à main, puis la placera dans une tombe ou en dispersera les cendres à Puerto Rico. L'incinération permet surtout de diminuer les coûts du rapatriement. Bien que le nombre de rapatriements des défunts incinérés ne soit pas disponible, il est possible de relever que le taux d'incinération—qui suit l'augmentation générale de ces vingt dernières années aux États-Unis (Prothero 2001)—avoisine actuellement le 18% des Portoricains décédés à New York City.<sup>28</sup>

### **Retour posthume et configuration familiale**

En 1993, le chanteur Hector Lavoe décédait à New York. Né à Ponce, une ville située au sud de Puerto Rico, il avait rejoint les États-Unis à l'âge de dix-sept ans et y avait construit, dès le début des années 1960, sa carrière musicale. Peu après avoir été enterré dans le Bronx, au cimetière Saint Raymond, le corps de Lavoe est devenu un enjeu 'national'.

En effet, comme le signale Wilson Valentín-Escobar (2001), des lettres publiées dans le périodique portoricain *El Nuevo Día* exhortèrent le gouvernement insulaire à transférer la dépouille du chanteur dans sa ville natale, même si la volonté de ce dernier—comme l'a publiquement rappelé sa sœur Priscilla—était de reposer auprès de son fils Hector Jr., mort à l'âge de dix-sept ans et enterré dans le cimetière précité.

L'argument principal avancé pour justifier le rapatriement de Lavoe centrait sur l'indéfectibilité du lien qui unit les natifs à leur terre d'origine : « it is obvious that el coquí [petite grenouille, symbole de Puerto Rico] cannot rest in a land outside Borinquen [nom donné à l'île par les Indiens Taíno] » (in Valentín-Escobar 2001, 219). Cet argument fait correspondre le retour posthume à la fin du cycle migratoire ; il rappelle du même coup aux membres de la diaspora où se situe le cadre de référence de l'identité portoricaine.

Valentín-Escobar soutient que le choix du lieu d'inhumation de

Lavoe et les controverses qui en ont résulté témoignent de l'importance accordée au territoire dans les discours sur le nationalisme portoricain.<sup>29</sup> Analysant le cortège funèbre, l'enterrement et les divers modes de commémoration du chanteur, il estime que sa mort a été l'occasion d'affirmer une identité transnationale et de partager une mémoire collective qui s'étend au-delà des limites géographiques de Puerto Rico : « in the transnational circuit of resemanticized memories, Lavoës's corpse is not confined to its Bronx location but becomes an effigy that performs and surrogates overlapping and competing discourses of trans-Boricua memories, cultural histories, and Diaspo-Rican alterity » (2001, 224).

En enterrant Lavoe à New York—il faudrait plutôt dire en n'enterrant pas Lavoe à Puerto Rico—il serait alors possible d'affirmer la dimension hybride, diasporique et déterritorialisée de la nation portoricaine. L'argument de Valentin-Escobar consiste à dire que la tombe de Lavoe n'est pas simplement à l'extérieur du pays, mais qu'elle devient l'un des sites éclatés de cette nation en mouvement. En d'autres termes, inhumer Lavoe dans le Bronx serait une façon de contredire l'étroite association entre territoire et nation, association qui tend à situer la diaspora en dehors de l'histoire portoricaine ; ce serait encore une manière de résister aux points de vue insulaires qui prétendent faire de Puerto Rico l'unique garant de l'authenticité identitaire des Portoricains.<sup>30</sup>

Cet exemple montre que le lieu d'inhumation peut être interprété comme un repère du transnationalisme, repère dont l'importance est susceptible de grandir en fonction de la notoriété du défunt. En revanche, il ne faut pas en conclure que les motifs qui sous-tendent une décision de rapatrier un mort ou de l'enterrer dans la terre d'immigration résultent nécessairement d'une argumentation de type nationaliste ou qu'ils se fondent sur un principe d'identité collective.

Les Portoricains que j'ai interviewés à New York n'ont, en effet, jamais mis en avant l'idée de nation pour légitimer leur volonté de se faire rapatrier (ou non).<sup>31</sup> Ce sont plutôt les deux aspects suivants qui prévalent dans leurs justifications : 1. entretenir un sentiment nostalgique—voire idéalisé—de la terre de leur enfance ou de celle de leurs ancêtres ; 2. vouloir reposer auprès d'un parent décédé et inhumé à Puerto Rico.

Sans détailler ici ces justifications, il convient de relever que le premier aspect est souvent évoqué par les migrants natifs de Puerto Rico qui conservent d'excellents souvenirs de leur enfance passée dans l'île ; ceux-ci entretiennent généralement de nombreux contacts avec les membres de leur famille restés au pays et y retournent fréquemment. Un rapatriement posthume représente dès lors pour eux une manière de boucler leur parcours migratoire ; il offre parallèlement l'occasion de perpétuer le lignage familial en reposant dans la terre de leurs ancêtres.

Chez les Portoricains de deuxième génération nés à New York, manifester le désir de se faire enterrer à Puerto Rico résulte plutôt d'une quête identitaire, souvent marquée par l'incertitude et l'ambiguïté en terme d'appartenance culturelle. L'idée du rapatriement viendrait par conséquent nourrir un sentiment de complétude chez ces individus qui aspirent à fixer leur quête là où ils estiment que celle-ci a débuté.

Cette idée a été particulièrement bien exprimée par un artiste Portoricain, né et élevé à Brooklyn, fils de migrants de première génération ayant été rapatriés ; indépendantiste convaincu, cet homme de cinquante ans motive son désir de retour posthume moins par conviction nationaliste que par la nécessité d'enraciner et d'articuler son histoire de vie à l'endroit qui constitue le point de départ de la dispersion des migrants portoricains. Il hésiterait cependant à se faire rapatrier si sa mère n'était pas enterrée à Puerto Rico ; le cas échéant, il préférerait laisser le choix de son lieu d'inhumation à ses enfants, qui—comme lui d'ailleurs—ont toujours vécu à New York.

La volonté de se faire rapatrier doit dès lors se comprendre dans une perspective plus temporelle que spatiale. Autrement dit, l'ancrage territorial posthume ne traduit pas une solidarité envers la nation portoricaine ; pour reprendre les termes de Benedict Anderson (1991), cet ancrage est constitutif d'une communauté imaginée non pas selon une perspective égalitaire et fraternelle entretenue par des individus qui ne se connaissent pas, mais selon une perspective dynastique et hiérarchique relative à un système de parenté. Concevoir son lieu d'inhumation à Puerto Rico—généralement associé à un 'paysage' ou à une 'terre'—est, en effet, le moyen par lequel la mémoire familiale peut rendre plus substantielle la notion de 'racine' que les migrants avancent régulièrement pour définir leur identité portoricaine.

Le choix de rapatrier un mort consiste par conséquent à déterminer

si l'on doit l'enterrer auprès de ses parents, dans la lignée paternelle ou maternelle, avec son époux ou ses enfants, car une continuité—physiquement parlant—ne peut être établie qu'avec certains morts. Cette continuité peut être décidée à l'avance par la personne qui prévoit tous les arrangements et achète un lot pour sa future tombe ou être négociée au sein de la famille en fonction du coût ainsi que des places disponibles dans les cimetières. L'ancrage territorial désigne donc les proches auprès desquels une personne souhaite reposer et les hiérarchise par la même occasion.

Il faut néanmoins préciser que la volonté de se faire rapatrier n'est pas toujours exprimée au sein de la famille, ni inscrite sous forme testamentaire. De nombreux Portoricains concèdent d'ailleurs n'avoir jamais véritablement songé—dans une perspective non pas spirituelle mais physique—à leur propre avenir posthume, ni à celui de leurs proches. Ils ignorent souvent si un parent, un frère ou un enfant désire être incinéré ou inhumé ; où il souhaiterait reposer et avec qui. Ils ne prennent souvent connaissance des dispositions à prendre que peu avant la mort d'un membre de la famille et ne découvrent les démarches funéraires à suivre—notamment celles décrites auparavant—qu'au moment d'organiser la prise en charge du cadavre.

A cette relative méconnaissance s'ajoute l'indifférence de certains Portoricains à l'égard de leur lieu d'inhumation,<sup>32</sup> lesquels abandonnent alors la décision d'un possible rapatriement à leurs parents ou à leurs enfants. Celle-ci dépendra, d'une part, des ressources financières de la famille et, d'autre part, de l'âge et de l'étendue des réseaux de parenté du défunt.

Ces facteurs vont parfois à l'encontre de la volonté du défunt de se faire rapatrier car il est difficile d'exécuter une telle volonté sans avoir des parents pour organiser et financer le transport, pour préparer les deux veillées funèbres qui se déroulent l'une au lieu du décès et l'autre au lieu d'inhumation. L'importance de la configuration familiale en matière de rapatriement se reflète d'ailleurs très bien dans les chiffres relatifs à l'âge des défunts rapatriés. Si, en chiffres absolus, les défunts portoricains rapatriés sont généralement âgés de cinquante ans et plus, il convient de remarquer que plus les personnes sont jeunes, plus le taux de rapatriements est élevé : il passe de 12% pour ceux de plus de soixante-quinze ans à 36.4% pour les défunts de moins de vingt-quatre ans (Tableau 2).<sup>33</sup>

TABLEAU 2

**Nombre et pourcentage des défunts portoricains rapatriés de New York City par groupes d'âge, années 2000 à 2002**

	Âge							Total		
	≤24	25-34	35-44	45-54	55-64	65-74	75 +			
<i>Puerto Rico</i>	16									
<i>comme lieu de naissance</i>	sur 44	39 /	123 /	240 /	412 /	354 /	581 /	6 /	1,771 /	
	décès	150	600	1,430	2,345	2,785	4,830	67	12,251	
		36.4%	26%	20.5%	16.8%	17.6%	12.7%	12%	8.9%	14.5%

Source : Bureau of Vital Statistics. New York City Department of Health and Mental Hygiene

Par ailleurs, les Portoricains de la diaspora qui souhaitent explicitement reposer à New York pour des motifs idéologiques et non pas familiaux restent rares. Parmi eux, le poète Miguel Piñero : celui-ci a voulu que ses cendres soient dispersées à Lower East Side pour revendiquer son identité de 'Nuyorican'.<sup>34</sup>

L'enjeu identitaire le plus important de la mort dans l'immigration réside par conséquent dans l'impératif suivant : devoir choisir entre les morts et les vivants. Face à la mort, les familles portoricaines cherchent à créer les bonnes conditions d'articulation de leur parentèle. Cette articulation est toutefois délicate dans les contextes migratoires, car deux perspectives différentes se dégagent lorsque l'on aborde la question du rapatriement des défunts : la première—plutôt celle des personnes qui n'appartiennent pas au réseau social ou familial du mort—consisterait à l'interpréter à la lumière des débats sur le nationalisme ; la seconde—celle des proches et de la famille—chercherait à redéfinir la hiérarchie familiale établie par le lieu d'inhumation.

Si ces deux perspectives se retrouvent dans toute collectivité migrante endeillée indépendamment de sa nationalité, il est finalement possible d'avancer l'idée que la concurrence entre elles s'accroît dans les contextes transnationaux à caractère colonial, car les notions de 'chez soi' et 'à l'étranger' doivent continuellement être renégociées. C'est pourquoi, chez les Portoricains, construire une mémoire familiale s'avère d'autant plus difficile qu'elle sous-tend deux formes d'interprétation du sentiment d'appartenance nationale.



## Notes

- 1 Dans une note documentaire qui recense cette littérature, Dubus et Braud estiment que, à ce stade, cette problématique de recherche s'est affirmée ; elle est entrée « dans une phase où les sujets d'étude se diversifient, se renouvellent et s'actualisent » (2001, 191).
- 2 Jonker (1997) estime que le 90% des Turcs et le 70% des Grecs qui décèdent à Berlin sont rapatriés pour se faire enterrer dans leur pays natal. Par comparaison, les taux de rapatriements les plus élevés pour la ville de New York, entre les années 2000 et 2002, concernent les communautés récemment implantées dans cette ville, les Mexicains (73%) et les Dominicains (54%) en l'occurrence (source : Bureau of Vital Statistics, New York City Department of Health and Mental Hygiene, voir infra Tableau 1).
- 3 Dans un autre texte, Jonker (1996) évoque le recours—formellement interdit d'un point de vue religieux chez les musulmans—à la photographie et à la vidéo pour documenter les funérailles des immigrants turcs sur le sol allemand. Cette entorse à la coutume permet d'attester auprès des membres de la famille restés au pays que la cérémonie funèbre s'est déroulée conformément aux usages ou que le corps a bel et bien été enterré et non pas incinéré.
- 4 Arlene Dávila rappelle que les termes 'Hispanic' et 'Latino' sont généralement utilisés de façon interchangeable. Elle relève toutefois que, dans l'industrie publicitaire, « unlike 'Latino', which could be potentially applied to any person of Latin American origin, 'Hispanic' evokes Latin American populations' common origins in Spain. [...] 'Latino' also enjoys more widespread acceptance as a politically correct term in contrast to 'Hispanic', which is more evocative of Spanish conquest and colonization. » (2001, 16). Certains rapports officiels du recensement américain emploient aussi ces deux termes de manière interchangeable (voir « The Hispanic Population in the United States : March 2002 », <[www.census.gov/prod/2003pubs/p20-545.pdf](http://www.census.gov/prod/2003pubs/p20-545.pdf)>).
- 5 L'île de Puerto Rico a été une colonie espagnole jusqu'à son occupation par les Etats-Unis en 1898 ; elle est devenue un 'Commonwealth' ou 'Estado Libre Asociado' en 1952. Bien que ce statut lui permette d'élire son propre gouverneur et de légiférer sur les affaires locales, Puerto Rico demeure un territoire appartenant au gouvernement fédéral américain.
- 6 Ce point est évoqué tant par De Genova et Ramos Zayas (2003) que par Duffy Burnett et Marshall (2001) ; il est toutefois à noter—comme l'a fait José López Baralt dans les années 1930 déjà—que la section 5 du 'Jones Act' autorisait les Portoricains, durant les six premiers mois suivant la mise en application de l'acte, à préserver leur ancien statut. Cette disposition aurait été prise afin d'éviter que la citoyenneté américaine n'apparaisse comme imposée aux insulaires. Moins de 300 individus ont ainsi conservé

leur qualité de ‘citoyen de Porto Rico [nom officiel anglicisé, en vigueur jusqu’ en 1932]’, non sans devenir des étrangers dans leur propre pays (Baralt 1999, 234–235).

- 7 Selon De Genova et Ramos Zayas, ce changement politique reflète la période de décolonisation : « Whereas Puerto Rico had previously been officially designated an ‘unincorporated territory’ of the U.S., the Island’s colonial condition would now be represented euphemistically as a ‘commonwealth’ of the U.S., with the official and disingenuous title of ‘Free Associated State’ (Estado Libre Asociado—ELA) » (2003, 9).
- 8 Pour une lecture détaillée, historique et critique de l’organisation politique de la migration portoricaine, voir en particulier Duany (2002, 166–184). Pour une synthèse de l’expérience migratoire de la communauté portoricaine à New York, voir *Boricuas in Gotham. Puerto Rican in the Making of Modern New York City*, édité par Gabriel Haslip-Viera, Angelo Falcón et Félix Matos Rodríguez (2005).
- 9 En ce qui concerne la question spécifique des rapatriements, il est à signaler l’existence du ‘Puerto Rican Workers Provisional Insurance Fund’. Créé en 1953 par le Département du Travail du Commonwealth de Puerto Rico, ce fonds propose une assurance de vie, maladie et perte de gain aux travailleurs saisonniers engagés dans l’agriculture américaine. Cette assurance a la particularité de couvrir les frais de préparation et de rapatriement du corps à Puerto Rico en cas de décès ; des contrats ont été signés en ce sens avec plusieurs agents de pompes funèbres aux Etats-Unis et avec American Airlines afin de faciliter toutes les démarches relatives aux rapatriements.
- 10 Il faut néanmoins préciser que le degré d’encouragement à la préservation d’une identité nationale reste étroitement lié à la politique insulaire ; en 1993 par exemple, le gouvernement pro-Etat américain de Pedro Rosselló, ne souhaitant pas d’interférence avec une autre juridiction ‘américaine’, a cessé de fournir toute prestation directe aux migrants. Les bureaux de la migration installés à New York ont dès lors été affiliés à la ‘Puerto Rican Federal Affairs Administration’ (PRFAA), dont le siège est à Washington, pour devenir une institution de ressource, de coordination et de soutien à la communauté portoricaine.
- 11 Ces chiffres sont tirés de l’US Census Bureau, American Community Survey Profile 2002, estimation. A noter que la communauté portoricaine de New York City—comme la cubaine par ailleurs (-19% environ)—a enregistré un recul de sa population d’environ 6% entre 1990 et 2000, tandis que les plus fortes progressions s’observent chez les Mexicains, les Equatoriens, les Honduriens et les Dominicains (Source : *Census 2000. The Latino Population and the Transformation of Metropolitan New York*, document édité par The Center for Latin American, Caribbean, and Latino Studies et The Center for Urban Research, Graduate Center, City University of New

- York). Ces chiffres varient légèrement selon les sources ; voir notamment Haslip-Viera et alii (2005).
- 12 Ces chiffres correspondent à ceux du dernier recensement américain réalisé en 2000. Sur la base des estimations démographiques de 2003, Falcón (2004) relève que les individus de la diaspora s'identifiant comme Portoricains (3,855,608) sont désormais—et pour la première fois de l'histoire—plus nombreux que les Portoricains de l'île (3,692,362, sur une population totale de 3,878,532).
  - 13 Cet aspect n'est de loin pas spécifique aux descendants de migrants portoricains. Dans *Becoming New Yorkers. Ethnographies of the New Second Generation*, édité par Kasinitz, Mollenkopf et Waters (2004), les auteurs montrent comment des individus de deuxième génération (Coréens, Jamaïcains, Russes, Dominicains, entre autres) construisent une identité fluctuante et hybride, en multipliant les échanges entre les différents groupes ethniques. Ces individus recourent généralement au terme 'américain' de deux manières différentes : l'une pour se démarquer du monde culturel de leurs parents, l'autre pour référer aux 'native white americans' et s'en distancer.
  - 14 Ce sentiment d'appartenance est particulièrement manifeste lors de la Puerto Rican Day Parade qui se déroule sur la cinquième avenue de Manhattan depuis 1958. Chaque année, cette manifestation attire plusieurs centaines de milliers de personnes qui—tant parmi les participants au défilé que parmi les spectateurs—arborent les couleurs nationales, agitent le drapeau à l'étoile et affichent leur fierté d'être Portoricain à travers des objets à l'effigie de Puerto Rico (T-shirts, casquettes, chaussures, bracelets, voire tatouages) et des slogans tels que 'Puerto Rico, mi orgullo' ou 'Yo soy Boricua [Portoricain]'.  
15 En novembre 2004, lors de l'élection au gouvernorat de Puerto Rico, Rubén Berríos Martínez—candidat du parti indépendantiste portoricain—a obtenu 2.7% des voix, tandis que 48.4% est allé au Parti populaire démocratique (Pro commonwealth) et 48.2%, au Nouveau parti progressiste (Pro Etat américain).
  - 16 Si l'usage du terme Puerto Rican Americans—et plus spécifiquement Puerto Rican New Yorkers—n'est pas fréquent, voire rejeté, celui-ci apparaît néanmoins dans plusieurs travaux académiques (par exemples Fitzpatrick 1971, Lapp 1991, Haslip-Viera et alii 2005).
  - 17 La communauté portoricaine est celle qui connaît l'un des plus forts taux d'individus (environ 36%) vivant au-dessous du seuil de pauvreté à New York. Abondamment décrite et analysée sur un plan ethnographique—voir par exemple l'ouvrage, controversé, de Lewis (1965), et plus récemment celui de Bourgois (2003) ou de Brotherton et Barrios (2004)—la marginalisation économique et sociale persistante d'une partie de cette communauté, à l'origine de nombreux stéréotypes négatifs, ne doit cependant pas occulter

- les importantes contributions des migrants portoricains au développement de New York, ni le rôle pionner qu'ont joué ces derniers dans l'histoire de l'immigration latino-américaine de la ville.
- 18 Pour une explication des enjeux raciaux, culturels, économiques et sociaux qui sous-tendent la définition des niveaux 'interne' et 'externe' de la collectivité portoricaine, se référer à l'ouvrage de Grosfoguel (2003), *Colonial Subjects. Puerto Ricans in a Global Perspective*.
  - 19 Dans une étude consacrée à la perception des migrations de la Caraïbe hispanophone (Puerto Rico, Cuba, République dominicaine) dans les productions culturelles et artistiques, Yolanda Martínez-San Miguel (2003) montre que les migrants établis à New York, au carrefour de toutes les enclaves communautaires, produisent désormais une perspective non plus uniquement portoricaine, dominicaine ou cubaine, mais spécifiquement caribéenne.
  - 20 Voir par exemple *El Pais de Cuatro Pisos* de José Luis González (1989) ou *Insularismo* de Antonio Pedreira (2001).
  - 21 Un tel jeu identitaire n'est pas facile à maîtriser, ni à interpréter. Cruz-Malavé (2002), dans un article sur les figures du nomadisme et de la translocalité dans la littérature contemporaine des Portoricains établis aux Etats-Unis, évoque par exemple la visite à Puerto Rico du poète Miguel Piñero, en 1974. Ce dernier, alors célèbre, n'y aurait pas été reçu à la hauteur de ses espérances comme fils de migrant, mais comme 'New York Rican', 'Neo Rican' ou 'Nuyorican'. Piñero a été surpris et déçu par cet accueil qui marquait une distance interne (Portoricains versus diaspora) et non pas externe (Portoricains versus Américains) ; il ne s'attendait pas à franchir la frontière de cette façon-là !
  - 22 Je tiens à remercier le Bureau of Vital Statistics de la ville de New York de m'avoir fourni ces données.
  - 23 Dans le *Funerals Consumers' Last Rights, Editors of Consumer Reports*, édité en 1977 par W.W. Norton and Company à New York, il est précisé que l'une des compagnies aériennes les plus importantes du pays a développé un système pour faciliter le transport des morts : dans chaque bureau de la compagnie, il existe un 'Jim Wilson desk', nom de code pour ce service particulier. Ce code—toujours en usage et même imprimé sur le matériel ('airtray') qui protège le cercueil—signale au personnel la nature du transport. A noter qu'un service similaire est désormais proposé par la plupart des compagnies aériennes.
  - 24 L'embaumement est une technique chirurgicale qui permet de retarder considérablement la décomposition du cadavre ; celle-ci consiste à drainer le sang du défunt et à le remplacer par des produits chimiques à base de formol, injectés via la carotide dans les vaisseaux sanguins. Les organes sont transpercés par une longue tige métallique introduite à la hauteur du

nombril, afin d'aspirer tous les fluides et d'y introduire ensuite la solution chimique. Des soins cosmétiques sont aussi pratiqués sur le visage du mort pour conserver—parfois pour reconstituer en cas d'accident—son apparence de vivant.

- 25 La seule spécification à ce sujet trouvée dans la législation portoricaine concerne le transport des défunts hors de Puerto Rico. Le cas échéant, toute personne en charge du corps est supposée détenir, en sus du permis de transport, un 'certificat d'embaumement' (voir « Puerto Rico Code / Title 24 Health and Sanitation / Part IV Vital Statistics Registry / Chapter 85 Deaths / §1109 »).
- 26 Selon les arrangements que les agences de pompes funèbres établissent entre elles, la famille a parfois la possibilité de louer un cercueil à une compagnie new-yorkaise le temps de la veillée dans la ville du décès, tandis que le cercueil 'définitif' sera fourni par une agence portoricaine en vue des cérémonies funèbres et de la mise en terre.
- 27 Le tarif pour le transfert d'un mort par avion entre New York et Puerto Rico varie entre 500\$ et 700\$, en fonction du poids, parfois du volume, et de la compagnie aérienne.
- 28 Ce taux est valable pour les années 2000 à 2002 (source : Bureau of Vital Statistics, City of New York).
- 29 Dans un ouvrage consacré à la vie politique des morts, Katherine Verdery a d'ailleurs montré que tout nationalisme s'inscrit dans une généalogie représentée par une succession de personnages et de héros—politiciens, religieux, artistes—autour desquels vient s'articuler l'histoire d'une nation : « Nationalism is thus a kind of ancestor worship, a system of patrilineal kinship, in which national heroes occupy the place of clan elders in defining a nation as a noble lineage » (1999, 41). Selon Verdery, le rapatriement des morts au sein du territoire national sert différents intérêts politiques, comme réviser une généalogie dominante ou marquer le changement d'un régime.
- 30 En juin 2002, soutenu par un comité conduit par sa fille Leslie, le corps de Lavoe, de son vrai nom Hector Juan Pérez Martínez, a finalement été rapatrié au cimetière municipal de Ponce. Il repose désormais aux côtés de sa femme Nilda Puchy Román et de leur fils (également rapatrié), dans une tombe qui porte l'épithète suivante : « Aquí, en tierra ponceña, como fue su voluntad, descansan los restos de 'El Cantante de los Cantantes' [Ici, en terre de Ponce, conformément à sa volonté, reposent les restes du 'Chanteur des Chanteurs'] ».
- 31 Ces interviews s'inscrivent dans le cadre d'une recherche de terrain—financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique—sur les pratiques funéraires et les conceptions de la mort des migrants portoricains, à New York et à Puerto Rico. Elles ont été réalisées avec une quarantaine

de Portoricains de première et deuxième générations qui ont rapatrié l'un des membres de leur famille ou projettent eux-mêmes de se faire rapatrier en cas de décès.

- 32 Il est à relever à ce propos que le facteur religieux n'influence pas la décision de rapatrier un mort à Puerto Rico. Contrairement aux prescriptions en vigueur dans certaines communautés migrantes musulmanes (Jonker 1996, 1997 ; Chaïb 2001 ; Petit 2002), le lieu d'inhumation n'est pas considéré comme pertinent d'un point de vue religieux, notamment dans les conceptions pentecôtistes et évangéliques, partagées par une importante partie de la diaspora portoricaine de New York.
- 33 Cette tendance se retrouve dans toutes les communautés migrantes mentionnées auparavant dans le Tableau 1. Elle est particulièrement significative pour les migrants nés au Mexique : sur la ville de New York, entre les années 2000 et 2002, le 88% des défunts âgés de moins de quarante ans (qui représentent le 53% des défunts de cette communauté !) ont été rapatriés. Inversement, le taux de défunts mexicains âgés de plus de 40 ans (47%) rapatriés durant la même période est de 36%.
- 34 Voir le film biographique intitulé *Piñero*, réalisé en 2001 par Leon Ichaso.

## Ouvrages cités

- Anderson, Benedict. 1991 [1983]. *Imagined communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*. London : Verso.
- Baker, Susan. 2002. *Understanding mainland Puerto Rican poverty*. Philadelphia : Temple University Press.
- Baralt, José López. 1999 [1932]. *The policy of the United States towards its territories with special reference to Puerto Rico*. San Juan : Editorial de la Universidad de Puerto Rico.
- Bourgois, Philippe. 2003 [1996]. *In search of respect. Selling crack in El Barrio*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Brotherton, David C., and Luis Barrios. 2004. *The almighty Latin King and Queen Nation. Street politics and the transformation of a New York gang*. New York : Columbia University Press.
- Chaïb, Yassine. 2000. *L'émigré et la mort. La mort musulmane en France*. Aix-en-Provence : Edisud.
- Cruz-Malavé, Arnaldo. 2002. Colonial figures in motion : Globalization and translocality in contemporary Puerto Rican literature in the United States. *Centro. Journal of the Center for Puerto Rican Studies* XIV.2 : 4-25.
- Daniel, Dominique. 1996. *Immigration aux Etats-Unis 1965-1995. Le poids de la réunification familiale*. Paris : L'Harmattan.

- Dávila, Arlene, 2001. *Latinos inc. The marketing and making of a people*. Berkeley : University of California Press.
- De Genova, Nicholas, and Ana Ramos-Zayas. 2003. *Latino crossings. Mexicans, Puerto Ricans and the politics of race and citizenship*. New York : Routledge.
- Duany, Jorge. 2002. *The Puerto Rican nation on the move. Identities on the Island and in the United States*. Chapel Hill : The University of North Carolina Press.
- . 2003. Nation, migration, identity : The case of Puerto Ricans. *Latino Studies* 1 : 424-444.
- Dubus, Gilles, and Françoise Braud. 2001. Note documentaire. Les migrants âgés dans les publications scientifiques francophones. *Revue Européenne des Migrations Internationales* 17 : 189-197.
- Duffy Burnett, Christina, and Burke Marshall, eds. 2001. *Foreign in a domestic sense. Puerto Rico, American expansion, and the constitution*. Durham : Duke University Press.
- Falcón, Angelo. 2004. *Atlas of stateside Puerto Ricans*. Washington : Puerto Rican Federal Affairs Administration.
- . 2005. From civil rights to the 'Decade of the Hispanic': Boricuas in Gotham, 1960-1990. In *Boricuas in Gotham. Puerto Ricans in the making of modern New York City*, edited by Gabriel Haslip-Viera, Angelo Falcón, and Félix Matos Rodríguez, 85-104. Princeton : Markus Wiener.
- Fitzpatrick, Joseph P. 1971. *Puerto Rican Americans. The meaning of migration to the mainland*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Flores, Juan. 2000. *From bomba to hip-hop. Puerto Rican culture and Latino identity*. New York : Columbia University Press.
- González, José Luis. 1989. *El país de cuatro pisos y otros ensayos*. Río Piedras : Ediciones Huracán.
- Grosfoguel, Ramón. 2003. *Colonial subjects. Puerto Ricans in a global perspective*. Berkeley : University of California Press.
- Haslip-Viera, Gabriel, Angelo Falcón, and Félix Matos Rodríguez, eds. 2005. *Boricuas in Gotham. Puerto Ricans in the making of modern New York City*. Princeton : Markus Wiener.
- Jonker, Gerdien. 1996. The knife's edge : Muslim burial in the diaspora. *Mortality* 1.1 : 27-43.
- . 1997. Death, gender and memory. Remembering loss and burial as a migrant. In *Death, gender and ethnicity*, edited by David Field, Jenny Hockey, and Neil Small, 187-201. London : Routledge.
- Kasinitz, Philip, John H. Mollenkopf, and Mary C. Waters, eds. 2004. *Becoming New Yorkers. Ethnographies of the new second generation*. New York : Russell Sage Foundation.

- Lapp, Michael. 1991. *Managing migration : The migration division of Puerto Rico and Puerto Ricans in New York City, 1948-1968*. PhD dissertation (Johns Hopkins University). Ann Arbor : UMI (University Microfilm International).
- Lewis, Oscar. 1965. *La Vida. A Puerto Rican family in the culture of poverty—San Juan and New York*. New York : Random House.
- Marínez-San Miguel, Yolanda. 2003. *Caribe two ways : Cultura de la migración en el Caribe insular hispánico*. San Juan : Ediciones Callejón.
- Pabón, Carlos. 2002. *Nación postmortem. Ensayos sobre los tiempos de insoportable ambigüedad*. San Juan : Ediciones Callejón.
- Pedreira, Antonio. 2001 [1934]. *Insularismo*. Barcelona : Art Enterprise.
- Petit, Agathe. 2002. L'ultime retour des gens du fleuve Sénégal. *Hommes et migrations* 1236 : 44-52.
- Prothero, Stephen. 2001. *Purified by fire. A history of cremation in America*. Berkeley : University of California Press.
- Sandoval-Sánchez, Alberto. 1997. Puerto Rican identity up in the air : Air migration, its cultural representations, and me 'Cruzando el Charco'. In *Puerto Rican jam. Rethinking colonialism and nationalism*, edited by Frances Negrón-Muntaner and Ramón Grosfoguel, 189–208. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Schnapper, Dominique. 2001. De l'Etat-nation au monde transnational. Du sens et de l'utilité du concept de diaspora. *Revue Européennes des Migrations Internationales* 17.2 : 9-36.
- Valentín-Escobar, Wilson. 2001. 'Nothing connects us all but imagined sounds'. Performing Trans-Boricua memories, identities, and nationalisms through the death of Héctor Lavoe. In *Mambo montage. The Latinization of New York*, edited by Agustín Laó-Montes and Arlene Dávila, 207–233. New York : Columbia University Press.
- Verdery, Katherine. 1999. *The political lives of dead bodies. Reburial and postsocialist change*. New York : Columbia University Press.